Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

Le démon de Socrate : sa nature, d'après Edouard Zeller.

AVANT-PROPOS

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la traduction de l'ouvrage capital de Zeller : *la Philosophie des Grecs*. M. Emile Boutroux, maître de conférences à l'école normale supérieure, qui a eu le mérite de prendre l'initiative de cet important travail, s'est adjoint plusieurs collaborateurs ces dernières années. Nous attirons spécialement l'attention aujourd'hui sur le troisième volume, *Socrate et le socratisme*, traduit par M. Belot, professeur de philosophie au lycée de Brest. L'épisode du *Démon de Socrate* nous a paru pouvoir être aisément détaché de ce volume. Nous espérons que cette citation donnera l'idée de consulter un ouvrage devenu indispensable pour la connaissance approfondie, systématique, c'est-à-dire philosophique de la philosophie des Grecs. On répète souvent que la dogmatique chrétienne est beaucoup trop sous la dépendance du platonisme, avec son réalisme fantastique contre lequel Aristote a déjà fortement protesté, et qui semble devoir décidément céder le pas au nominalisme fortement favorisé par les progrès des sciences naturelles. Le vieux réalisme platonicien persiste cependant dans la conception que plusieurs théologiens attardés nous donnent encore des dogmes les plus importants du christianisme. Ceux qui éprouvent le besoin de s'en émanciper ne sauraient mieux faire que d'aller l'étudier à sa source dans la philosophie grecque, mère de cet antique substantialisme, avec lequel Kant n'avait pas encore entière-

ment rompu et contre lequel M. Renouvier et son école protestent avec tant de succès parmi nous. Il est dénoncé aujourd'hui comme la cause de ce panthéisme latent qui perce trop souvent dans la dogmatique traditionnelle. Le présent volume ne traite que de *Socrate et des socratiques incomplets*. Le volume suivant, qui ne peut longtemps se faire attendre, sera exclusivement consacré à Platon.

Le présent volume, toujours édité par la maison Hachette, se fait remarquer par le même luxe que les premiers.

Nous avons omis dans notre citation les notes nombreuses et décisives que Zeller avance comme autant de pièces justificatives à l'appui de ses assertions. Nous y renvoyons les lecteurs désireux de contrôler par eux-mêmes l'explication fort originale du *Démon de Socrate*, préparée déjà par Schleiermacher et par Hegel.

(*Réd.*)

Dès l'antiquité, beaucoup d'auteurs ne voient dans cette inspiration que le commerce avec un génie propre, ayant une existence personnelle indépendante, avec lequel Socrate se serait vanté d'être en rapport, et dans les temps modernes cette conception fut longtemps prédominante. Or il devait assurément être pénible aux admirateurs du philosophe qui se piquaient de rationalisme de trouver chez un homme, d'ailleurs aussi sensé que Socrate, une croyance aussi extravagante. Aussi chercha-t-on à l'excuser soit par les superstitions générales de son temps, soit par une disposition physique particulière qui l'aurait rendu visionnaire; on est même allé jusqu'à considérer ces prétendues révélations d'un esprit supérieur comme une invention faite de propos délibéré, ou encore comme un résultat de l'ironie socratique. Cependant, si la dernière hypothèse est inconciliable avec le ton que Platon et Xénophon donnent aux discours de Socrate lorsqu'il parle de son signe démonique et à l'importance que le philosophe lui attribue dans les plus graves circonstances, la première qui fait dériver le démon d'une irritabilité physique toute maladive n'irait à rien moins qu'à en faire le produit d'une imagination

déréglée et à transformer le grand réformateur de la philosophie en un simple fou. A notre avis, on peut se passer de toutes ces explications depuis que Schleiermacher, avec l'assentiment unanime de tous les juges compétents, a montré que dans l'esprit de Socrate le démon n'était nullement un génie, une personnalité particulière, distincte, mais seulement, sans plus de précision, une voix démonique, une manifestation divine.

Dans aucun passage des écrits de Platon ou de Xénophon il n'est réellement question du commerce de Socrate avec un démon, mais seulement d'un signe démonique, d'une voix que Socrate perçoit, de quelque chose de surnaturel qui survient en lui, et lui révèle bien des choses. Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est donc qu'il avait conscience d'une révélation divine dans son for intérieur. Mais comment était-elle produite et quel être en était la cause prochaine? c'est une question que tous ces textes laissent absolument en suspens, et cette indétermination même montre assez clairement que ni Socrate ni ses disciples ne s'étaient fait à ce sujet une idée précise.

Rôle du démon. — Cette révélation se rapporte d'ailleurs toujours à des actions particulières; et, à l'égard de ces actions, elle ne se manifeste jamais immédiatement, selon Platon, que sous la forme d'une défense. Le démon empêche le philosophe de faire ou de dire quelque chose, et ce n'est que d'une manière indirecte qu'il indique ce qu'il faut faire, en tant qu'il approuve ce qu'il ne défend pas. De même il met indirectement Socrate en état de donner des conseils à ses amis, quand il ne l'empêche pas d'accorder son approbation expresse ou tacite à leurs projets.

Les objets au sujet desquels la voix démonique intervient sont très différents par leur nature et leur importance. Elle se fait entendre dans une circonstance où l'intérêt personnel de Socrate était profondément engagé, à propos de son apologie devant le tribunal, et au sujet d'une question qui devait avoir une influence décisive sur la direction de sa vie entière, celle de savoir s'il prendrait part à la politique; mais elle se fait entendre aussi dans les circonstances les plus insignifiantes.

En réalité elle est si familière à Socrate et à ses amis, que si on la traite comme quelque chose d'énigmatique, d'extraordinaire et de tout à fait inconnu jusqu'alors, au point de la considérer comme une preuve toute particulière de la protection divine, on en parle cependant sans mystère et sans solennité, dans un langage tout à fait simple et même enjoué. Le fond réel du phénomène se réduisait à ceci : c'est que Socrate éprouvait assez fréquemment un sentiment inexplicable pour lui-même, ne reposant nullement sur une réflexion consciente, et dans lequel il voyait un signe démonique, un indice divin qui l'empêchait d'exprimer une pensée ou de réaliser un projet.

Se demandait-il pourquoi ce signe lui était donné ? D'après ses idées, une seule réponse était possible : c'est que ce dont il le détournait eût été nuisible à lui ou à d'autres. Alors, pour justifier les avis du démon et pour se les expliquer à lui-même, il cherche à montrer que les actions qu'il a approuvées ou provoquées étaient les plus salutaires et les plus avantageuses. Le signe démonique lui apparaissait donc comme une révélation intérieure de la divinité sur l'issue de ses actions, en un mot comme un oracle intérieur. Aussi est-il expressément considéré par Xénophon, ainsi que par Platon, comme une simple espèce de divination, et comparé à la divination tirée des sacrifices, du vol des oiseaux, etc., et l'on peut ainsi appliquer au démon ce que Socrate, chez Xénophon, dit de la divination en général, à savoir qu'elle doit être consultée uniquement sur les choses que l'homme ne peut arriver à connaître par sa propre réflexion.

Ce qui précède suffit, on le voit, à exclure de la sphère d'action du démon le domaine de la recherche philosophique ; car ce domaine, Socrate le revendique justement, avec plus de netteté encore qu'aucun de ses prédécesseurs, pour la connaissance intellectuelle, consciente de ses principes. D'ailleurs en fait on ne trouve non plus aucun exemple d'un axiome scientifique ou d'un précepte moral universel rapporté par Socrate à une révélation du démon. On ne doit pas davantage confondre avec la croyance au signe démonique la conviction où était le

philosophe d'avoir reçu d'en haut une mission personnelle, ni identifier la divinité par laquelle il se croyait chargé de soumettre les hommes à l'examen avec le démon de lui-même. Il aurait suffi pour éviter cette confusion de songer à cette circonstance que, dès son enfance, Socrate avait cru entendre la voix de son démon ; car il ne pouvait dès ce moment avoir pris conscience de sa vocation philosophique. Mais de plus cette voix, selon Platon, ne faisait jamais que l'arrêter, et ne le poussait jamais à l'action ; comment alors eût-elle été la source de cet ordre positif de la divinité, auquel Socrate rapportait sa mission philosophique ? En fait, ni Platon, ni Xénophon ne le lui attribuent jamais. Socrate dit bien que le Dieu l'a chargé de la tâche d'examiner les hommes, que le Dieu lui impose cette occupation ; nulle part il ne dit qu'il ait reçu cet ordre du démon ; au contraire, il ne devait à ce dernier qu'une confirmation toute particulière de sa vocation philosophique ; c'est en termes précis que le démon l'empêche de se livrer à la politique, et de devenir ainsi infidèle à cette vocation.

Enfin on a aussi souvent voulu voir dans le démon la voix de la conscience. Mais cette définition est également trop large et trop étroite à la fois. Si par conscience on entend spécialement la conscience morale en général, ou plus précisément encore le sens moral en tant qu'il prononce un jugement moral sur nos actions particulières, encore faut-il remarquer que ce n'est pas exclusivement sur les actions futures qu'il se prononce, ainsi que le fait le démon de Socrate ; au contraire, les données qu'il nous fournit sont avant tout le jugement d'approbation ou de désapprobation qu'il porte sur nos actions une fois accomplies. D'un autre côté, la conscience se borne à apprécier la moralité ou l'immoralité de notre conduite. Le signe démonique, suivant Socrate lui-même, est au contraire essentiellement relatif à l'issue des actions ; Platon et Xénophon s'accordent à y voir une forme de divination particulière à Socrate. Sans doute, encore, il pouvait arriver à Socrate de se tromper sur la nature véritable de ses sentiments et de ses tendances instinctives, qui lui apparaissaient alors comme des inspirations, et dans certains cas il croyait que c'était la di-

vinité qui lui avait défendu une action à cause de son résultat nuisible, alors que cette défense venait uniquement de son propre sentiment moral. Mais cette explication ne saurait s'appliquer à toutes les révélations du démon. Quand il l'empêchait de se livrer à la politique, le motif véritable de cette abstention résidait assurément dans le sentiment que la vie politique était incompatible avec la vocation, supérieure et bien plus importante à ses yeux, à laquelle il avait consacré sa vie. On peut donc dire que dans cette circonstance le scrupule de la conscience avait pris la forme de la voix démonique. Mais nous voyons aussitôt que cette interprétation ne saurait plus s'appliquer à la défense de préparer son apologie. Dans ce dernier cas on pourrait pourtant s'expliquer encore cet avertissement du démon en disant qu'un pareil souci de son intérêt personnel n'était pas en harmonie avec le caractère du philosophe et qu'il lui aurait paru indigne de lui de se défendre autrement que par une exposition pure et simple de la vérité, ne demandant pas une préparation spéciale. Dans cette circonstance, il s'agit toutefois beaucoup moins de juger si un acte est moral ou non, que de savoir s'il est conforme ou non à la nature individuelle du philosophe. On peut encore moins attribuer à la conscience proprement dite la décision que prend Socrate quand il s'agit d'accueillir de nouveau les disciples qui l'ont quitté ; car il ne s'agit ici que de l'aptitude des personnes en question de recevoir la direction de Socrate et de l'appréciation de leurs qualités individuelles. De plus, les plaisanteries que se permettent Socrate lui-même et ses amis au sujet du démon, seraient bien mal à propos introduites, si dans le démon il fallait voir la conscience. D'autre part, dans la mesure où elles ont un fondement historique, elles prouvent qu'il faut distinguer du démon le sentiment moral ou la conscience, et un fait qui vient confirmer on ne peut plus nettement cette observation, c'est que, comme Socrate nous l'apprend lui-même, la voix démonique se fait entendre dans des occasions tout à fait insignifiantes. Ajoutons enfin que personne plus que Socrate ne s'appliqua jamais à donner pour fondement à l'action des idées claires et que, d'un autre côté, il exclut du domaine de la

divination, et par conséquent aussi de celui de sa divination démonique, tout ce dont notre réflexion propre est capable de nous instruire; cette double remarque nous montre combien il serait illégitime de voir dans le discernement moral le rôle capital ou exclusif du démon.

La voix démonique nous apparaît donc bien plutôt comme la forme que prend dans la conscience individuelle de Socrate le sentiment de la convenance d'une action quand ce sentiment atteint une certaine intensité, mais n'est pas arrivé à une connaissance claire des raisons sur lesquelles il repose. Les actions auxquelles se rapportait ce sentiment pouvaient, comme nous l'avons vu, être très différentes par leur nature ou par leur importance; non moins variés devaient être les événements et les motifs internes d'où il dérivait. Ce pouvait être un scrupule moral qui s'imposait au sentiment du philosophe, sans pourtant arriver chez lui à la pleine et claire conscience. Ce pouvait être cette inquiétude sur les résultats d'une démarche, qui s'élève souvent dans l'esprit de l'observateur expérimenté des hommes et des circonstances et qui lui apparaît avec toute la force d'une impression immédiate avant qu'il lui soit possible de se rendre compte des raisons de son pressentiment. Une action, sans être ni immorale ni maladroite, pouvait choquer le sentiment de Socrate, parce qu'elle n'était pas d'accord avec la manière d'être et le mode de conduite qui lui étaient propres. Dans les circonstances les plus insignifiantes pouvaient entrer en jeu toutes ces influences et ces impulsions innombrables qui ont d'autant plus de part dans nos décisions et nos dispositions, que l'objet par lui-même fournit moins de motifs clairs et positifs à notre résolution. En ce sens on n'a pas eu tort de ramener le démon à « la voix intérieure du tact individuel ; » car par ce mot nous entendons d'une manière générale le sentiment de ce qui convient dans les paroles et les actions, sentiment qui se révèle dans les circonstances les plus diverses de la vie, dans les plus petites comme dans les plus graves. Ce sentiment s'était manifesté chez Socrate de fort bonne heure, et avec une intensité extraordinaire ; dans la suite il se fortifia grâce à cette

perspicace et patiente observation de lui-même et des autres qui était propre au philosophe, et acquit une telle sûreté qu'il fut bien rarement ou même, croyait-il, qu'il ne fut jamais démenti par l'événement. Mais l'origine psychologique de ce sentiment échappait à sa conscience et par suite il avait pris dès l'abord à ses yeux la forme d'une influence étrangère, d'un oracle. On voit par là avec quelle autorité la croyance nationale dominait encore l'esprit de Socrate, et en même temps se trahissent avec évidence les limites de la connaissance qu'il avait de lui-même, puisque ce sont ici des sentiments dont il n'avait pu pénétrer les fondements qui arrivaient à exercer sur lui un pouvoir aussi irrésistible. Mais, d'un autre côté, le démon lorsqu'il parle, et à ce titre Hégel a raison de voir dans le démon l'indice d'un fait remarquable : c'est que les motifs d'action que le système des oracles de la Grèce faisait dépendre de phénomènes tout extérieurs sont désormais trouvés dans le for intérieur lui-même. Par là on attribue sans doute encore à des pressentiments qu'on n'est pas parvenu à résoudre en idées claires une importance capitale ; on y voit une véritable révélation de la divinité. Mais cette croyance même n'est-elle pas une preuve d'autant plus forte que l'esprit humain commence à s'étudier avec une attention jusqu'alors inconnue aux Grecs, à tourner ses regards vers les faits du monde intérieur ? La force que ces sentiments avaient acquise chez Socrate dès sa jeunesse, le recueillement avec lequel dès ce moment il écoutait sa voix intérieure, éclairent les profondeurs de cette nature sensible. Dans l'enfant nous trouvons déjà le germe de l'homme pour qui la connaissance de soi était le devoir le plus pressant de la vie, pour qui l'observation infatigable de sa constitution morale et intellectuelle, l'analyse de ses idées et de ses actions, la connaissance claire de leur nature, l'examen de leur valeur, étaient un besoin impérieux. C'est la même direction d'esprit que nous révèlent les autres particularités du caractère de Socrate, si étranges aux yeux de ses contemporains. Parfois il était plongé dans ses réflexions au point de paraître insensible à ce qui se passait autour de lui ; dans certains cas, il marchait droit devant lui,

sans s'inquiéter des coutumes régnantes ; toute sa manière d'être témoigne une indifférence profonde aux choses extérieures, une préférence exclusive accordée à l'utile sur le beau. Tous ces traits ne s'expliquent-ils pas également pour nous par l'importance qu'il attribuait à l'étude de lui-même, au travail solitaire de sa pensée, à son autonomie, à l'indépendance de ses déterminations vis-à-vis des jugements d'autrui ? Si singulier qu'il puisse nous sembler de trouver ainsi réunis en une seule personne la froideur prosaïque d'un homme de réflexion et l'enthousiasme d'un inspiré, ces deux traits ont pourtant, en dernière analyse, une origine commune. Ce qui distingue immédiatement Socrate et sa personnalité du reste de sa nation, c'est cette concentration en lui-même qui frappait les hommes de sa génération comme un élément tout à fait étranger, et qui, en effet, rompit la première à jamais la classique unité de la vie hellénique.